Traversée du parc Ritan

à Pierre Dhainaut.
à Cao Yang

S'il savait comment commencer. Fondre les couleurs de sa chambre à l'incessant dehors. Mais peut-être est-il déjà parti. Il s'arrête.

Que se passe-t-il ? Il neige. Un homme volubile lui montre des oiseaux, il a une conversation avec deux femmes, sait-il ce qu'il vient d'acheter ? Il reste tourné du côté des oiseaux.

Il neigeait mais c'était le printemps, on savait tout ce qui arriverait, un peu de fête pour chaque jour et s'affairer, entreprendre.

Des geais, ce sont des geais. Des geais et des gens. Ou peut-être est-ce autre chose, seulement un regard qui n'est plus à soi, dans un parc.

Chaleur. Un jour comme arrêté. Et toute une rivière de mots arrêtée. Non, ce sont des pies bleues. Elles vont et viennent entre les saules.

Les feuilles de lotus se refermeraient une à une, les voix, les lumières faibliraient, l'odeur des pins deviendrait plus forte là où les glycines embaumaient de leur chant ivre, ce serait alors le parc de l'étreinte.

Haies de bambous, figure de vent et de pluie, miroirs, écus frappés de signes, châssis de chair et de sens, ce sont des mots. Ce n'est pas un mur, ils vous accueillent.

Tourbillonnent près du seuil les débris d'enveloppes de pétards, dans le vent froid du premier jour de l'année. C'est l'empire de l'air sur les squames du feu.

Ils ont des gestes de nageurs, leurs éventails rouges claquent en cadence, ils percent l'air d'épées, ils fendent le silence de l'hiver bleu et froid.

Ils calligraphient avec de l'eau sur les dalles pour jouir de ce qui s'efface. Ils fondent la transparence. Porte, fenêtre, neige, montagne, ciel, oiseaux, arbres et bateau, c'est Du Fu en son poème de couleurs.

Ils dansent des tangos grandiloquents, des cha-cha déhanchés, des chorégraphies à pompons sur des airs enrubannés. Mais chaque jour sous les pins, près de la porte céleste du Nord, une conversation d'eau fraîche réunit la flûte, le luth, le erhu et un vieillard qui fait claquer ses bans et donne un tempo distrait.

C'est intense, ça ne s'arrête pas. On ne pourrait énumérer, on ne pourrait dénombrer. On croise des visages, sur le pas d'une porte, dans des boutiques. Ils vaquent, ils observent. Et les voix. Et les enfants qui brillent dans la pulpe des regards.

Un vieil homme assis, replié sur lui-même, qui fait face à un mur. Un fil tendu qui part de son poing fermé et s'élève vers un cerf-volant, dans son dos, très haut dans le ciel, une tache rouge. Un autre aussi vieux qui se tient chaque matin immobile et droit, debout les bras le long du corps, les yeux fermés et le visage tourné vers le soleil.

Arbres parmi les arbres, le platane géant aux palabres et le thuya millénaire des neuf dragons, les gingkos qui dispersent le soleil dans l'allée, arbres de vie.

Les pollens font une peau à la surface du lac. Endormissement, évitement, coulement pour s'abstraire, pour échapper au flux des autres. Ou tourner dans la légèreté et s'emplir d'un monde qui veut des gestes, des états suspendus du corps, et qui est à soi, et qui est secret.

L'air n'a pas encore séché un point, un trait. Le poème commence là où il s'efface.

Le premier trait du premier mot

à Wang Yang
à Vladas Braziunas

Sa voix qui trébuche dans ma langue et ma voix qui tangue dans la sienne et pour mieux nous comprendre nous prenons appui l'un sur l'autre sur ce gué de mots glissants, concassés

Mais que sont les mots que sont-ils sinon des pierres posées sur le courant, l'épreuve du passage se rit de l'équilibre prêt à se rompre

C'est un rire de porte battante de drap rejeté un rire pour respirer car enfin rien n'est important autant que sentir la vie incertaine, avons-nous le temps de fonder de bâtir, avons-nous tant de temps ?

Une barque glisse et s'éloigne de son appontement, la présence s'étire, ombre dans le moment du soleil, nuage elle prend forme et se délite, elle est un mouvement, parfois si lent, tellement possédé de lenteur qu'il en paraît presque dissout, elle respire, elle respire avec nous, elle est ce feu qui danse de flammes si légères et de braises si denses

Nous avons l'impatience ailée, la vertu du sourire dessine le premier trait du premier mot.

Ils dorment

à Yang Min
à Fred Mole

Ils dorment, voyez comme ils dorment, abandonnés, livrés au sommeil, voyez comme ils peuvent dormir n'importe où, n'importe quand, dans l'oubli de soi et des autres, pressés de se couler dans une contrée d'aventure, d'y mêler le monde connu et le monde inconnu, de se disjoindre et de se rejoindre, de perdre connaissance

Voyez comme ils s'installent, allongés, recroquevillés, accroupis, bras ballants, jambes écartées, rejetées, bouches ouvertes, dehors, sur un banc, un trottoir, la tête posée sur une bouteille de plastique, un sac, un linge, un bras, appuyée sur un guidon de vélo, regardez-les, couchés dans une carriole, parmi des légumes et des fruits

Affalés dans un fauteuil, au fond d'un magasin ou assis sur des marches, la tête dans les genoux ou posée sur un comptoir, le visage au creux des bras croisés, planté dans deux poings juchés l'un sur l'autre, ils dorment à la bibliothèque, écrasant livres et cahiers, ils dorment au restaurant, le désordre de la table écarté du coude, ils dorment, voyez comment

A l'instant vous les avez entendus, vu passer, mais ils sont maintenant plongés dans le plus profond sommeil, déjà si loin dans le sommeil, si prompts ils s'y sont immergés et le courant les emporte, non vous ne le voyez pas, c'est une perte, un chavirement

rien ne les distrait du bienfait du sommeil, ni les rires des filles qui trépignent de leurs talons hauts ni les voix qui hurlent dans les téléphones portables ni la chanson que la télé diffuse et qu'on chantonne à leurs oreilles, ni les odeurs qui s'échappent de toutes les cuisines, ni les cris des enfants dans la cour de l'école ni ceux des hommes qui guident les voitures sur le parking ni la rengaine plaintive des vendeuses qui hèlent les clients

Ils dorment, il faut l'écrire car bientôt on s'habituera, on ne le verra plus, ou bien seulement

Sans surprise

Ils dorment, ils dévident leur cocon, ils délivrent leur image pour, sans elle, émerger du rêve.

脸, caractère du visage

à David Le Breton

Qu'y a-t-il derrière le visage ? Il y a le pourquoi du visage, la passe infranchissable. Et sur le visage ? Les traits, les traits de ce pourquoi. De loin ce n'est pas le visage, le visage est ce qui est proche et que l'on examine et qui fait face. Ainsi est le visage, gravé de traits, signé de signes, vérifiable. Il est l'entier, le tout de ses traits mais il ne le sait pas. C'est un absent jeté dans la lumière où chacun peut le prendre de ses yeux.

Dévisagé le visage de ce qu'il retient dans sa chair.

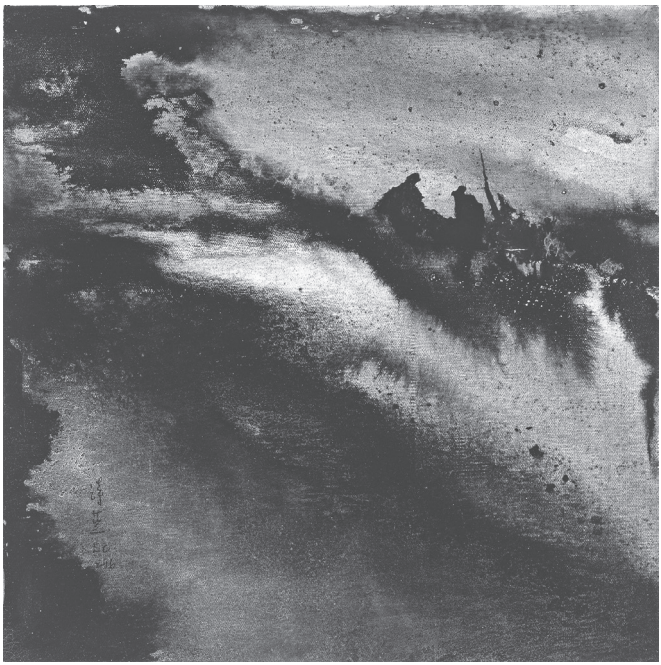
Paysage de porcelaine

à Hu Yue
à Laurent Bourhis

C'était un paysage de porcelaine
Dans une peau laiteuse
Tachée du sang glacé
Des pivoines des nénuphars

Un modelé en habit de brume
Son front durci ses joues ses flancs
Veinés de transparence bleue
Il ne repousse ni n'absorbe
Le pinceau qui glisse

C'était écrire au grand feu
Pour éclore
Étreindre la matière
C'était cela ce paysage
Posé et sans écran
Lointain à nos reflets



Donnez-moi une pierre de rêve

à Sata

Pour voir à tout moment la montagne
Flotter dans la brume
Donnez-moi une pierre paysage
Dans la lumière un oiseau le traverse
C'est un tamis de rêve

Pour qu'elle soit proche de mes yeux
Et que ma main lui donne appui
Pour m'élever pour gravir
Et dérober un peu d'espace
A son versant de rêve

Laissez-moi l'inventer l'emporter
Donnez-moi une pierre pour mes rêves